

Article paru dans

Les Carnets du paysage, n° 12, été/automne 2005, p. 263-266.

Le paysage dans la civilisation des villas italiennes : identité et représentation

Tandis que l'étude du paysage n'a pas vraiment de place propre dans nos universités, la vogue des *cultural landscape studies* se développe depuis quelques années dans les campus outre-Atlantique, donnant parfois lieu à la création de départements spécifiques, comme l'Institut du paysage au Arnold Arboretum de Harvard University. Elle imprègne en outre nombre de disciplines établies, parmi lesquelles l'histoire de l'art et de l'architecture n'est pas des moindres. C'est ainsi que l'étude des villas et des jardins italiens à l'époque moderne, pratiquée aux États-Unis dans les années 1960 et 70, sous l'impulsion de chercheurs comme James S. Ackerman, David R. Coffin et Elisabeth B. MacDougall – ces deux derniers étant disparus en 2003 –, selon une perspective iconographique dérivée des travaux de Panofsky et soucieuse d'interpréter des programmes décoratifs, s'est de plus en plus élargie à une approche culturelle des paysages agraires qui environnaient les demeures¹. Cette évolution, influencée notamment par la géographie et l'histoire sociale – il suffira de mentionner le rôle déterminant du fameux livre publié par Denis Cosgrove en 1993 sur le paysage vénitien au XVI^e siècle² –, a marqué certaines recherches menées dans les années 1990. En témoignent deux excellentes thèses de doctorat, très complémentaires dans leur approche, dont la publication récente va sans doute encourager la poursuite d'un tel mouvement³.

Leurs titres partagent en particulier l'expression « *villa culture* », qu'il faudrait peut-être traduite par « civilisation des villas », au sens où l'entendait Michelangelo Muraro pour

¹. Voir notamment M. Beneš, « Recent Developments and Perspectives in the Historiography of Italian Gardens », in M. Conan (dir.), *Perspectives on Garden Histories*, Dumbarton Oaks Research Library and Collection, Washington, D.C., 1999, p. 37-76.

². D. Cosgrove, *The Palladian Landscape : Geographical Change and its Cultural Representation in 16th-century Italy*, Leicester University Press, Londres et Leicester, 1993.

³. Certains développements de ces deux livres sont condensés dans des articles parus dans le même recueil : voir T. L. Ehrlich, « « ...dall'Agricoltura venne la Nobiltà... » : The Rural Landscape of the Villa Mondragone near Frascati », et D. Harris, « Landscape and Representation : The Printed View and Marc Antonio Dal Re's *Ville di delizie* », in M. Beneš et D. Harris (dir.), *Villas and Gardens in Early Modern Italy and France*, Cambridge University Press, Cambridge-New York, 2001, respectivement p. 114-137 et p. 178-204.

la Vénétie⁴ : le développement des résidences campagnardes ne répond pas seulement à des préoccupations esthétiques se reflétant dans l'instauration de certains types architecturaux, mais s'inscrit dans un contexte culturel beaucoup plus large, qui possède des facettes sociales, politiques et économiques⁵. Comprendre la place qu'a pu occuper le paysage dans cette civilisation, comment les élites ont essayé de l'exploiter dans le cadre de stratégies d'affirmation identitaire, telle est la question que chacun de ces livres creuse pour une période et une aire précises, à l'aide d'une lecture critique d'innombrables documents.

Landscape and Identity in Early Modern Rome. Villa Culture at Frascati in the Borghese Era

Tracy L. Ehrlich

“Monuments of Papal Rome”, Cambridge University Press, Cambridge, 2002, 422 p., 70 £

L'ouvrage de Tracy L. Ehrlich, issu d'une thèse soutenue en 1995 à la Columbia University de New York, s'intéresse à Frascati sous les Borghèse. Les deux premières parties présentent tour à tour la famille et le site dont la rencontre est au cœur de l'enquête. D'origine siennoise, les Borghèse durent leur ascension spectaculaire à l'accession de Paul V (1605-1621) au trône pontifical : ils appartenaient à cette « aristocratie papale » qui, au tournant des XVI^e et XVII^e siècle, tâcha de s'imposer face à la vieille noblesse baronniale par une politique impliquant notamment alliances dynastiques et mécénat culturel. Quant à Frascati, petite ville des environs de Rome perchée parmi les collines sur le versant septentrional des monts Albains, elle correspond à l'emplacement de l'antique Tusculum où, déjà, un Cicéron aimait à se retirer. La proximité de la cité et le prestige de son occupation ancienne attirèrent les dignitaires de la cour pontificale, notamment à partir de Paul III Farnèse (1534-1549) qui avait été évêque de Frascati. Le cardinal Aldobrandini, neveu de Clément VIII (1592-1605), y fit construire la somptueuse villa du Belvédère. Mais c'est bien avec Scipion Borghèse, neveu de Paul V, que Frascati allait connaître son apogée.

Le cardinal achète en 1613 la villa Mondragone et la villa Tusculana aux héritiers du cardinal Altemps, puis l'année suivante la villa Taverna, constituant ainsi un domaine

⁴ M. Muraro, *Civilisation des villas vénitiennes*, trad. G. P. Hug, Mengès, Paris, 1987 (éd. originale 1986).

⁵ Sur ce phénomène, on peut notamment rappeler les travaux classiques de D. R. Coffin, *The Villa in the Life of Renaissance Rome*, Princeton University Press, Princeton, N.J., 1979, et de J. S. Ackerman, *La Villa de la Rome antique à Le Corbusier*, trad. S. Séraudie et M. Goldraich, Hazan, Paris, 1997 (éd. originale 1990).

considérable muni de trois palais, restructurés et agrandis sous la supervision de l'architecte Jan Van Zanten, lesquels sont reliés par des allées rectilignes plantées d'arbres. L'ensemble est destiné à accueillir toute la famille papale et ses domestiques, les invités de la cour pontificale et des visiteurs venus de l'Europe entière. L'auteur montre que la distribution des espaces architecturaux se conforme aux règles protocolaires de la réception papale et répond aux habitudes de l'hospitalité princière : la villa participe à la construction du pouvoir à travers le cérémonial. Comme dans sa propriété romaine du Pincio, dont on vient de célébrer le centenaire de la réouverture au public⁶, Scipion Borghèse fait admirer à ses visiteurs une splendide collection de peintures et d'antiques, exposée dans la galerie de la villa Mondragone, la demeure la plus monumentale.

Ce sont surtout les trois derniers chapitres du livre qui explorent le rôle du paysage dans le projet lancé par Scipion Borghèse à Frascati. Grâce à une politique cohérente d'investissements fonciers, il ajouta au fief acquis aux Altemps avec la villa Mondragone quantité de fermes, possédant ainsi une vaste portion de la campagne au sud-ouest de Rome, qui correspondait plus ou moins à l'antique *ager tusculanum*, et lui assurait des revenus non négligeables en fonctionnant comme une entreprise commerciale. Les terrains étaient pour la plupart donnés en location à des entrepreneurs agraires. L'originalité de la gestion tenait au fait qu'une même administration centrale, aux mains du gouverneur de la villa, contrôlait de manière unitaire deux types très distincts d'exploitations, soit les *vigne* sur les collines environnant la villa, plantées de vignes, d'oliviers et d'arbres fruitiers, et les *casali* dans la plaine, voués à l'élevage. Par ailleurs, l'acquisition de la villa Mondragone aux Altemps, famille baronniale, s'accompagna de la transmission des droits seigneuriaux rattachés au fief, touchant notamment à l'exercice de la justice. Le développement de la propriété entraînait par conséquent dans la stratégie familiale d'affirmation dynastique, comme l'atteste l'importance accordée à la chasse, activité noble par excellence, que l'on pouvait pratiquer dans un parc enclos ou *barco*. Enfin, le cardinal Borghèse semble avoir voulu exploiter certaines potentialités expressives rattachées aux dimensions culturelles du paysage pour démontrer l'ancienneté et la « romanité » de son clan. On l'observe ainsi dans le choix des essences, tel le pin parasol, planté en rangs dans la pinède de la villa Taverna – comme d'ailleurs à la villa Borghèse de Rome –, arbre dont Martial considérait la présence comme la marque d'un riche propriétaire. De plus, un panégyrique composé par Lelio Giudiccioni, *In Tusculanam Amoenitatem* (1623), que l'auteur publie en annexe avec de nombreux documents d'archives, décrit le paysage de Frascati comme imprégné par le

⁶ Voir A. Campitelli, *Villa Borghese. Da giardino del principe a parco dei Romani*, Istituto Poligrafico e Zecca dello Stato, Rome, 2003, et le compte rendu de cet ouvrage dans *Les Carnets du paysage*, n° 11, p. 227-230.

monde pastoral et invite à le vivre sur le plan de l'imaginaire, fonction qu'avaient sans doute certains tableaux de la galerie comme les peintures mythologiques de Giovanni Lanfranco. Cette « artialisation » du pays en paysage, que Tracy Ehrlich analyse dans des termes qui ne déplairaient pas à Alain Roger⁷, s'opère également dans la mise en scène des vues panoramiques depuis les terrasses de la villa Mondragone, suggérant que le paysage était supposé donner lieu à une contemplation à distance plutôt qu'à une exploration physique.

Ces considérations conclusives, où l'auteur tente de déchiffrer une « iconographie du paysage⁸ », séduisent par l'audace de leur thèse : en remodelant le paysage de Frascati, Scipion Borghèse entendait affirmer l'identité qu'il cherchait à se donner. L'interprétation est assez bien argumentée, même s'il s'avère impossible d'établir positivement que ces valeurs symboliques furent effectivement mises en œuvre de façon aussi délibérée ni qu'elles furent perçues dans toute leur portée. S'il est certain que le complexe commandé par Scipion fit une énorme impression chez les voyageurs de l'époque, l'assimilation de la campagne à un jardin (p. 252) ou encore la comparaison d'une résidence princière avec les palais enchantés de la littérature chevaleresque (p. 264), motifs dont l'auteur relève l'occurrence dans les descriptions de la villa Mondragone par différents observateurs, sont par exemple des éléments trop *topiques*, autrement dit omniprésents dans la culture du XVII^e siècle, pour que l'on puisse en tirer un enseignement vraiment significatif sur l'éventuelle réussite de la « propagande » des Borghèse : difficulté de méthode que l'auteur souligne à juste titre en introduction (p. 10), mais qu'elle aurait peut-être dû rappeler dans ces dernières pages. Bref, le protagoniste de l'enquête fut-il aussi conscient des modalités précises de cette entreprise symbolique ? L'historien est démuné d'instruments pour pouvoir répondre avec assurance. Mais si quelques nuances auraient pu être formulées à ce sujet, il n'en reste pas moins que Tracy Ehrlich contribue brillamment à mieux faire connaître les voies complexes par lesquelles les élites de l'âge moderne ont intégré le paysage dans leur système de valeurs, l'exploitant sur le plan idéologique et social aussi bien qu'économique.

⁷. Cf. A. Roger, *Court traité du paysage*, Gallimard, Paris, 1997.

⁸. Dans la lignée des essais réunis dans D. Cosgrove et S. Daniels (dir.), *The Iconography of Landscape : Essays on the Symbolic Representation, Design and Use of Past Environments*, Cambridge University Press, Cambridge / New York, 1988.

The Nature of Authority. Villa Culture, Landscape, and Representation in Eighteenth-Century Lombardy

Dianne Harris

“Buildings, Landscapes, and Societies”, The Pennsylvania State University Press, University Park, PA, 2003, 239 p., 70 \$

Le travail de Dianne Harris va dans le même sens. Tiré d'un doctorat soutenu en 1996 à l'University of California de Berkeley, le livre aborde les villas de Lombardie au XVIII^e siècle. Une source essentielle, véritable fil conducteur de l'ouvrage, est constituée par la série de gravures publiées par Marc'Antonio Dal Re en 1726-1727 et 1743 sous le titre *Ville di delizje*. C'est d'ailleurs de leur cadrage spectaculaire que l'auteur tire l'appellation séduisante qu'elle donne à la méthode suivie : il s'agit d'une approche « panoramique » de la recherche historique, qui, foncièrement interdisciplinaire, multiplie les points de vue et croise sans cesse des documents variés. Elle vise à montrer, sur ce cas d'étude exemplaire, comment le paysage et ses représentations, qu'elles soient visuelles ou textuelles, ont pu devenir un outil explicite dans un système fortement stylisé de « distinction sociale », selon le concept développé par Pierre Bourdieu.

Le chapitre initial offre une première présentation des gravures de Dal Re. Les deux éditions successives figurent un total de dix-sept villas dont les propriétaires, issus de l'aristocratie lombarde, commandèrent très vraisemblablement la réalisation de ces images. Accompagnées de descriptions élogieuses, elles combinent pour chaque site un plan, des vues de détails et un panorama à vol d'oiseau. Malgré leur apparence très réaliste, elles comportent en fait nombre d'éléments fictifs et de déformations topographiques agrandissant la propriété, qui trahissent leur caractère idéalisant et leur fonction d'auto-célébration. Le format imposant et l'usage de certains procédés graphiques comme la perspective à point de fuite en diagonale leur donne une indéniable valeur scénographique. C'est ainsi d'une élite obsédée par le théâtre, l'affirmation de son statut social et sa réputation – davantage fondée sur les titres et la consistance des patrimoines fonciers que sur la prospérité monétaire –, qu'elles dressent en fait le portrait.

Les représentations des *Ville di delizje* ne peuvent se comprendre sans tenir compte des fortes tensions que connut la Lombardie au XVIII^e siècle. Les familles milanaïses les plus éminentes, appartenant à la vieille aristocratie féodale et impériale, au patriciat ou à la noblesse plus récemment créée sous l'occupation espagnole, étaient en effet en conflit ouvert avec les réformes imposées par le pouvoir central autrichien. Les Habsbourg

entendaient faire du duché de Milan le laboratoire d'une rationalisation complète du gouvernement de tous leurs territoires au sein d'un état unifié, selon ce système que l'historiographie a coutume d'appeler « despotisme éclairé ». En particulier, il s'agissait de moderniser entièrement la fiscalité de cette province fortement productive, l'une des mieux cultivées en Europe avec ses réseaux de canaux, alors que la levée des impôts, jusqu'alors aux mains des propriétaires fonciers qui occupaient les principaux offices dans les administrations locales, souffrait d'inégalités frappantes.

Ces objectifs politiques et économiques entraînent, du début de l'occupation autrichienne en 1714 jusqu'en 1793, une vaste entreprise cadastrale, opérée successivement sous les règnes de Charles VI, de Marie-Thérèse et de Joseph II, qui suscita une opposition résolue de la part de la noblesse ; elle s'accompagna de l'élaboration de cartes très détaillées du territoire lombard, analysées dans le deuxième chapitre. Non seulement celles-ci documentent le paysage d'une toute autre manière que les vues de Dal Re, mais elles expriment, en tant qu'outils de contrôle de l'espace, l'effort d'imposer un nouvel ordre social alors que les gravures tentent au contraire de maintenir l'ancien système hiérarchique. Ce dernier est en effet savamment figuré, comme le montre le chapitre suivant, dans une multitude de détails où les personnages, formant de petites scènes de genre, sont mis en scène en fonction des codes de comportement tels que les manuels de civilité, de gestuelle et d'étiquette permettent de les reconstituer.

L'étude se penche ensuite sur l'architecture des villas, en particulier dans trois propriétés de la puissante famille des Clerici. L'auteur s'inspire des travaux de Norbert Elias sur la structure et la signification de l'habitat aristocratique, dans la France d'Ancien Régime, comme expression d'une stratification sociale⁹. Dotées typiquement d'un plan en U particulièrement fonctionnel, avec un corps de bâtiment flanqué de deux ailes, les villas lombardes étaient en fait des centres de commandement du domaine agricole : la splendeur des appartements d'apparat ne doit pas faire oublier que l'essentiel des espaces était destiné à la production, dans un souci très capitaliste de rentabilité. La traduction spatiale du contrôle des ressources économiques s'étendait au paysage environnant, notamment par l'aménagement de canaux d'irrigation et de transport (*navigli*), dont l'eau était fréquemment louée, par l'enclosure de terrains communaux ou encore par la restriction de la circulation des paysans, communiquée par des proclamations (*gridi*), afin de protéger des zones forestières où les propriétaires exerçaient leurs privilèges cynégétiques.

⁹. Cf. N. Elias, *La Société de cour*, trad. P. Kamnitzer et J. Etoré, Flammarion, Paris, 1985 (éd. originale 1969), p. 17-45.

Enfin, les deux derniers chapitres examinent le statut des jardins de ces villas, dont ceux d'une autre famille fortunée, les Barbiani di Belgioioso, sont bien documentés par les archives. Leur savante organisation axiale, la profusion des jeux d'eau, la multiplicité des dispositifs scéniques en font des microcosmes où la maîtrise de la nature est donnée à voir. Leur faste se mesure aux dépenses occasionnées pour leur entretien, comme pour les haies de charmes monumentales et sophistiquées (*carpinate*), dont Dal Re illustre la récurrence. Ils sont le refuge et le symbole ultimes d'un groupe qui cherche à protéger son statut d'élite face à un monde en pleine mutation.

Soucieuse de jalonner sa réflexion par une série de repères théoriques, Dianne Harris livre une multitude d'observations stimulantes. Les convergences avec le travail de Tracy Ehrlich sont nombreuses, même si l'objet et la teneur de l'enquête se révèlent d'une nature assez différente puisqu'à l'approche monographique d'un lieu et d'un individu exceptionnels est ici préférée, grâce à la richesse d'un corpus sériel, l'analyse de pratiques et de discours collectifs. Creusant un domaine assez peu exploré par rapport au Latium, à la Toscane ou à la Vénétie¹⁰, cette étude des villas lombardes montre tout le profit que l'on peut tirer d'une lecture scrupuleuse des images. Elle nous convainc surtout du pouvoir que le paysage, en tant qu'entité physique qui s'instaure comme représentation et devient un moyen de voir, décrire, maîtriser et déployer le monde, autrement dit parce qu'il est à la fois idée et réalité sans laquelle l'idée n'aurait aucune force, peut avoir dans la formation des structures de la vie quotidienne.

Hervé Brunon

¹⁰. Signalons la parution en français de M. Azzi Visentini, S. Langé et R. Cassanelli, *Villas de charme dans la province de Milan*, trad. fr., Actes Sud, Arles, 2004 (éd. originale 2003).

Résumé

L'étude des villas et des jardins italiens à l'époque moderne s'est étendue dans les années 1990, aux États-Unis, à une approche culturelle des paysages agraires qui environnaient les demeures, mettant l'accent l'implication d'aspects idéologiques sous l'influence de la géographie et de l'histoire sociale, dans la mouvance des *cultural landscape studies*. Cette tendance de la recherche est évoquée à partir de l'examen critique de deux thèses de doctorat récemment publiées, qui analysent la place du paysage au sein de la « civilisation des villas » (*villa culture*) et son rôle dans les stratégies d'affirmation identitaire des élites. Dans *Landscape and Identity in Early Modern Rome. Villa Culture at Frascati in the Borghese Era* (2002), Tracy L. Ehrlich enquête ainsi sur les enjeux des aménagements opérés à la villa Mondragone à Frascati par le cardinal Scipion Borghèse au début du XVII^e siècle ; cette étude monographique contribue à mieux faire connaître les voies complexes par lesquelles les élites de l'âge moderne ont intégré le paysage dans leur système de valeurs, l'exploitant sur le plan idéologique et social aussi bien qu'économique. Dans *The Nature of Authority. Villa Culture, Landscape, and Representation in Eighteenth-Century Lombardy* (2003), Dianne Harris aborde les villas de l'aristocratie lombarde au XVIII^e siècle à partir notamment du recueil des *Ville di delizie* publié par Marc'Antonio Dal Re entre 1726-1727 et 1743. Grâce à une lecture « panoramique » et interdisciplinaire, qui multiplie les points de vue et croise sans cesse des documents variés, cette contribution vise à montrer comment le paysage et ses représentations, qu'elles soient visuelles ou textuelles, ont pu devenir un outil explicite dans un système fortement stylisé de « distinction sociale », selon le concept développé par Pierre Bourdieu.